

Il était une fois Mathias.

Dans la cour, tout le monde craint ses explosions brutales et intempestives. Tout le monde se range lorsqu'il décide de régler ses comptes à sa manière, physique et violente : les coups partent, les injures dégoulinent en cascade, mais la protection est illusoire et le danger réel de se retrouver atteint par un crachat, un bleu ou une insulte. Les maîtresses accourent, tentent de s'interposer entre les victimes et le lascar très costaud qui ne leur épargne rien. Il n'a peur de personne, ne redoute aucune sanction, ricane devant les punitions et se moque bien des menaces

C'est Mathias. CM1.

Autant dire tout de suite qu'enseignantes, parents et enfants ne connaissent que lui dans l'école. Que ni les uns ni les autres ne le portent dans leur coeur. Que je ne compte plus le nombre de parents d'élèves venus me voir, outrés et montrant d'un geste à l'indignation grandissante, une main potelée et profondément mordue, au bout de laquelle s'agite en hurlant un gamin en larmes. Je ne compte plus les récréations qu'il passe désormais dans la classe avec moi, dans le seul but de protéger ses camarades terrorisés. Au lieu de s'attaquer aux autres, il y dévore un goûter que sa mère prépare gargantuesque et qui contribue sans doute à lui sculpter cette silhouette peu enviable de futur obèse.

Alors, au début, on se dit « *Pauvresse ! Pas de sa faute !* » On pense à la difficulté de vivre avec un père souvent incarcéré, donc peu présent ; et peut-être même que c'est mieux pour lui, parce qu'on le dit violent lui aussi, pas de hasard ; et puis à la maman qui, invitée à venir parler avec moi de cette situation si pénible, commence par aller vomir (d'angoisse ?) dans les toilettes de l'école.

Au début, on se le dit. La première semaine. Et puis encore un peu la seconde. Quelques vagues zettes d'apitoiement la troisième, ravivés la quatrième, par le passage de la psychologue scolaire au discours pédago-éthico-psychanalyso-moralisateur, tendance culpabilisante. Façon : « gaffe au transfert négatif ! ».

Et puis après, on explose. Ou on pleure. Ou on panique. On envisage peut-être un changement de carrière. Mais dans tous les cas on barre, sur le calendrier, les jours qui nous séparent des vacances. Parce que, bien sûr, on a essayé beaucoup de choses. Tout ce qui d'ordinaire finissait bien par avoir de l'effet sur les plus coriaces, glisse sur lui comme etc. Enfin, tout quoi, toute la panoplie des techniques Freinet qui donnent du sens aux apprentissages, qui placent l'enfant au centre, qui permettent l'expression canalisée, médiatisée de l'agressivité, j'en rajoute une louche ? On connaît (tous) cela et on y croit. Et qu'on n'aille pas me dire qu'il faut du temps. Il était l'an passé dans une classe Freinet chez une maîtresse des plus chevronnée.

Voilà le tableau. Le décor est brossé. L'acteur principal campé.

Scène 1.

Une stagiaire dans la classe qui, scénario habituel, oublie ce qu'elle vient de voir ici, d'apprendre là-bas, et dans la peur d'être dépassée par les événements, s'accroche à ce qu'elle connaît le mieux : la leçon, elle devant, eux en face, « écoutant » des explications. Lui, Mathias, assis seul derrière, loin de toute chair à portée de poing, de pied, d'ongles ou de dents, gribouille. Je l'observe et je songe qu'il va me falloir, une fois de plus, sacrifier « ma » récréation. Soudain une inspiration. Sur une feuille de papier, j'écris : « *Moi, Mathias, je m'engage à passer la récréation dans la cour avec les autres sans les toucher, sans leur faire mal. Oui / Non. Signé* » Sans rien dire, je pose la feuille sur son bureau. Il encadre « oui ». Je lui montre le mot « signé ». Il chuchote : « *Je ne sais pas signer. - Tiens donc !-*

- *Ça veut dire que tu écris ton prénom !* » Il écrit : « *Mathias* ».

A la récré, je descends discuter avec une maîtresse de surveillance. J'épie Mathias du coin de l'oeil. À la fin, il vient et me dit, très fier : « *J'ai tapé personne* ». Et c'était vrai. Et c'était bien. On était content. Je l'ai félicité au Conseil. Les autres ont applaudi. Il a rougi de plaisir.

Plus tard, il a recommencé à martyriser les autres. Je n'ai pas renouvelé l'expérience. Je ne sais pas bien pourquoi. J'ai dû craindre de banaliser la chose, de lui faire perdre ses effets magiques.

Mais quelque chose était possible. On l'a tous compris. Surtout lui.

Histoire à suivre.